CHAPITRE XXIV.

Sur les ſecours patriotiques.

APRÈS m'être étendu ſur les divers moyens de relever ou de maintenir le crédit, je devrois, peut-être, pour achever ma tâche, haſarder une penſée, ſur ce qu'il y auroit à faire dans les moments de détreſſe, où la confiance ſeroit arrêtée, où des impôts ſupportables ne pourroient ſuppléer aux beſoins d'une campagne, & où cependant l'intérêt de l'État & l'honneur du Monarque, obligeroient encore à continuer la guerre. On ne ſauroit enviſager comme une reſſource importante, ni même comme une preuve de patriotiſme, l'offre d'emprunter pour le compte du Roi, que font quelquefois les villes principales ou les différents corps : car on peut compter en tout tems ſur de pareilles facilités, lorſque le Gouvernement a beſoin d'y recourir : j'ajouterai cependant, que ſi ces emprunts entraînent une augmentation d'impôts, on peut louer les chefs

des municipalités de leur ſoumiſſion ; mais quand ils vont au-devant de pareilles diſpoſitions, on ne peut alors s'empêcher d'obſerver, qu'eux ſeuls ont auprès du Gouvernement, le mérite de l'empreſſement ; tandis que la charge des nouveaux tributs eſt ſupportée par le peuple, dont ils ne ſont point les mandataires : & l'on ne doit jamais faire les honneurs que de ſa propre fortune. Les compagnies de finance répondent auſſi quelquefois, aux inſinuations qui leur ſont faites, & ſe font un mérite d'un ou deux millions, qu'elles donnent ou qu'elles avancent, à titre de zele national ; mais il eſt aiſé d'appercevoir qu'un calcul politique les y détermine, & de pareils ſacrifices ont donné lieu ſouvent à des faveurs ou à des dédommagements, très onéreux au Gouvernement : ce n'eſt donc jamais ſous cette forme, qu'il convient de traiter avec ces compagnies, ni même avec perſonne ; & je me rappelle à cette occaſion, le mot d'un vieux vizir Perſan, à qui l'on apportoit des

préſents qu'on étaloit à ſes yeux, *tu as beau étendre ce que tu m'offres, il ne peut point cacher ce que tu me demandes.*

Les ſimples dons des particuliers, ne ſont pas, non plus, une reſſource raiſonnable; on avoit voulu les exciter, vers la fin de la guerre, & une ſouſcription qu'on avoit ouverte dans la capitale, s'étoit, je crois, montée à deux ou trois mille louis, que le Gouvernement a ſagement refuſés. Il me ſemble donc, qu'il faudroit recourir d'une toute autre maniere aux effets du patriotiſme, lorſque la diſpoſition des eſprits permettroit de s'y fier, & lorſque le ralentiſſement du crédit arrêteroit le cours des moyens ordinaires. Laiſſant donc errer ma penſée ſur une pareille circonſtance, il m'a ſemblé, que pour tirer un véritable parti du zele national, & pour le faire paroître dans toute ſa pureté, on pourroit recourir à un emprunt d'un genre nouveau, ſans doute; mais dont le ſuccès ſeroit peut-être fort grand. Cet emprunt, qui mériteroit le nom de *patrio-*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tique, devroit être au denier vingt, quel que fût le prix des fonds publics. Il faudroit inviter la nation à s'y intéresser, non par l'effet d'un simple calcul, mais par un sentiment d'esprit public: on devroit assurer le payement des arrérages avec le plus grand soin, & s'expliquer sur l'époque du remboursement; on devroit sur-tout développer les difficultés du moment, & rassurer cependant, sur l'état des finances: enfin, on pourroit indiquer comment, dans de certaines situations, tous ceux qui sont liés de quelque maniere à la fortune de l'État, ont un intérêt particulier à prévenir le désordre. Il faudroit encore ménager aux prêteurs, le moyen de tirer en tout tems, un mérite ou un honneur de leur empressement; & l'on pourroit y réussir, sans contrarier le goût du public pour les effets payables au porteur, en dénommant simplement dans le billet négociable, la personne qui auroit fourni les fonds. Il seroit encore convenable de subdiviser ces billets,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

billets, en autant de petites ſommes qu'on le voudroit, afin de profiter de l'empreſſement général; & le Gouvernement feroit bien, d'établir des bureaux dans tous les chefs-lieux de chaque province, afin que les divers habitants du Royaume puſſent aiſément prendre part à cette négociation. On voit cependant, que le zele national dont on auroit beſoin, ne conſiſteroit pas dans des dons gratuits, mais dans un prêt à un intérêt modéré; & comme la modération même de cet intérêt, ainſi que le but & la nature de l'emprunt, augmenteroient la confiance, je ſuis très-porté à croire, que ſous une adminiſtration aimée & eſtimée, une pareille opération auroit un ſuccès très-étendu: mais je conviens auſſi, qu'avec des diſpoſitions d'eſprit différentes, cette même tentative ſeroit déraiſonnable, dangereuſe, & peut-être ridicule.

Cependant, ce n'eſt pas uniquement dans un tems où la nation ſeroit animée par un ſentiment d'amour & de confiance

pour l'adminiſtration, qu'un emprunt de ce genre ſeroit ſuſceptible de ſuccès. Je crois que la même idée ſeroit encore applicable à ces époques malheureuſes, où la défenſe du Royaume, un danger éminent, & d'autres calamités générales, réuniroient tous les ſentiments, tous les intérêts, & créeroient dans cet inſtant un eſprit public.

Ainſi, lorſque dans les dernieres années de ſon regne, Louis XIV vit ſon Royaume menacé; lorſque des ennemis altiers oſerent lui impoſer pour prix de la paix, des conditions à jamais humiliantes; lorſque ce grand Monarque enfin, juſtement indigné, ſe diſpoſoit à marcher lui-même à la tête de ſa nobleſſe; ſi dans cet inſtant il eut ouvert un emprunt national & patriotique, pour ſuppléer aux beſoins d'une campagne abſolument néceſſaire, je ne doute point que malgré le déſordre & la défiance qui régnoient alors, les François emportés par un mouvement généreux, n'euſſent, à l'envi, pris part à un emprunt de ce genre, d'autant

plus, que le Monarque eût encore ſû réunir, aux motifs d'attachement à ſa perſonne & d'intérêt à ſa gloire, tous les encouragements qui tiennent à l'amour de l'éclat & de la louange ; moyens toujours ſi puiſſants, quand le Souverain veut les mettre en action. Il eût voulu voir chaque jour la liſte des prêteurs ; il eût peut-être ordonné, que les régiſtres de cet emprunt fuſſent remis aux archives du Louvre, pour y reſter dépoſés comme un monument précieux de l'amour de ſes peuples ; & ſans doute qu'il eût intéreſſé ſes ſucceſſeurs, à protéger particuliérement de ſemblables créances, en indiquant ce que devoit leur conſeiller l'honneur & la politique. Enfin, il eſt aiſé de ſe repréſenter le beau langage qu'eût pu tenir dans une circonſtance pareille, un Roi qui joignoit à l'auguſte éclat de ſon trône & de ſa perſonne, l'intérêt & le reſpect qu'inſpiroient ſes malheurs, ſa vieilleſſe, & le ſouvenir de ſa grandeur paſſée : enfin, ſi touché des maux

de ſon Royaume, il eût laiſſé paroître quelques regrets ſur les jours qu'il avoit perdus pour le bonheur de ſes ſujets ; & qu'en même tems cependant, il eût toujours compté ſur leur zele & ſur leur dévouement : il n'eſt aucun effort peut-être, où l'on ne ſe fut porté par une réunion générale d'intérêts & de ſentiments. O Rois d'une ſi grande & ſi belle nation, ſentez votre bonheur & connoiſſez vos forces ! cultivez par l'amour & par la ſageſſe un tréſor inépuiſable, & n'oubliez jamais qu'au milieu d'un Royaume où les richeſſes abondent, la confiance & la félicité publiques ſeront pour vous dans tous les tems, la plus précieuſe des reſſources !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf